Document generated on 06/03/2025 11:23 a.m.

24 images

24 iMAGES

Festival du Cinéma Latino-Américain
Pour une prise de conscience collective

Élie Castiel

Number 26, Fall 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21958ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Castiel, É. (1985). Festival du Cinéma Latino-Américain : pour une prise de conscience collective. *24 images*, (26), 18–19.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FESTIVAL DU FILM LATINO-AMÉRICAIN

Élie Castiel

Pour une prise de conscience collective

De toutes les cinématographies tiers-mondistes, celle de l'Amérique latine se surpasse non seulement par le nombre de productions valables, mais aussi par leurs qualités intrinsèques indéniables. Dans ces «terres en transes», les guerres se multiplient, les démocraties s'effondrent, les oligarchies s'installent, les droits les plus élémentaires sont bafoués. Et si le peuple crie justice, on arrête, on emprisonne, on torture, on tue. Malgré ces «intempéries», certains cinéastes, qu'ils soient du Pérou, de l'Argentine, de la Colombie, de l'Exil ou même de l'étranger, prennent des risques et tournent des films qui exaltent le souffle de la libération, souffle qui va tout droit au cœur de la conscience collective.

Organisé par Carrefour International, ce premier Festival des Films de l'Amérique latine nous aura permis de découvrir, entre le 5 et le 12 septembre dernier, des images de l'autre Amérique, celle qui se bouscule sans cesse, qui se confond: un continent en constante permutation, d'ordre politique, idéologique et social.

Des quatorze courts, moyens et longs métrages, le temps que nous avions à notre disposition ne nous a permis d'en visionner que neuf. De ces images projetées devant nos yeux, nous gardons un souvenir impérissable.

LES COURTS ET MOYENS MÉTRAGES

Les Enfants disparus (Ninos desaparecidos), de Estela Bravo (Cuba). Ce court métrage d'une durée de 27 minutes se penche sur un drame qui sévit en Argentine, celui des «desaparecidos», ces disparus pendant le régime dictatorial. Peu nous importe la qualité du film au niveau technique. Les témoignages de frères, de sœurs, de mères et de grand-mères sur ces «évaporé(é)s» nous touchent profondément, d'autant plus que le retour à la démocratie dans certains pays n'a rien changé à cette situation. Les victimes sont toujours portées disparues.

Avec les peuples d'Amérique centrale, de Michel Sauriol (Québec). Nous assistons ici au marathon international de Montréal de 1984. Les propos de certains coureurs(euses), autant québécois que latino-américains nous rappellent qu'il existe une véritable prise de conscience de la part de certains individus, et que c'est par la participation qu'on arrive à éveiller les gens sur les problèmes du monde.

Time of Daring (Tiempos de Audacia), de Guillermo Scalon (El Salvador). Un moyen métrage de 40 minutes qui illustre la situation qui règne au Salvador. Devant ces images des victimes de la répression militaire, nous sentons le parti pris évident de l'auteur, mais nous ne pouvons rester insensibles. Réalisé de façon artisanale, ce film suscite notre attention et renvoie le message que la lutte est la seule action possible pour un retour à la liberté et à la démocratie.

That is Why the State is to Blame (Et c'est pourquoi l'État est coupable), de Frank Diamond (Hollande). Le 14 mars 1983, Marianella Garcia Villa fut assassinée alors qu'elle s'apprêtait à mener une enquête sur l'utilisation d'armes chimiques et sur le bombardement des populations civiles au Salvador. Ce film traite non seulement de sa vie et de sa mort, mais aussi de sa participation à une noble cause et des raisons qui l'ont menée à cet acte de dévotion pour son peuple. Nous sommes émus devant les propos de ses parents, amis et proches collaborateurs. Un film-enquête d'une importance capitale.

Le Vrai de Vrai (The Real Thing), de Peter Schnall (États-Unis). C'est à une réclame publicitaire que se réfère le titre de ce moyen métrage. Le Vrai de Vrai, c'est le «vrai» goût du coca-cola, pas celui du palais, mais celui des lois du travail telles qu'elles

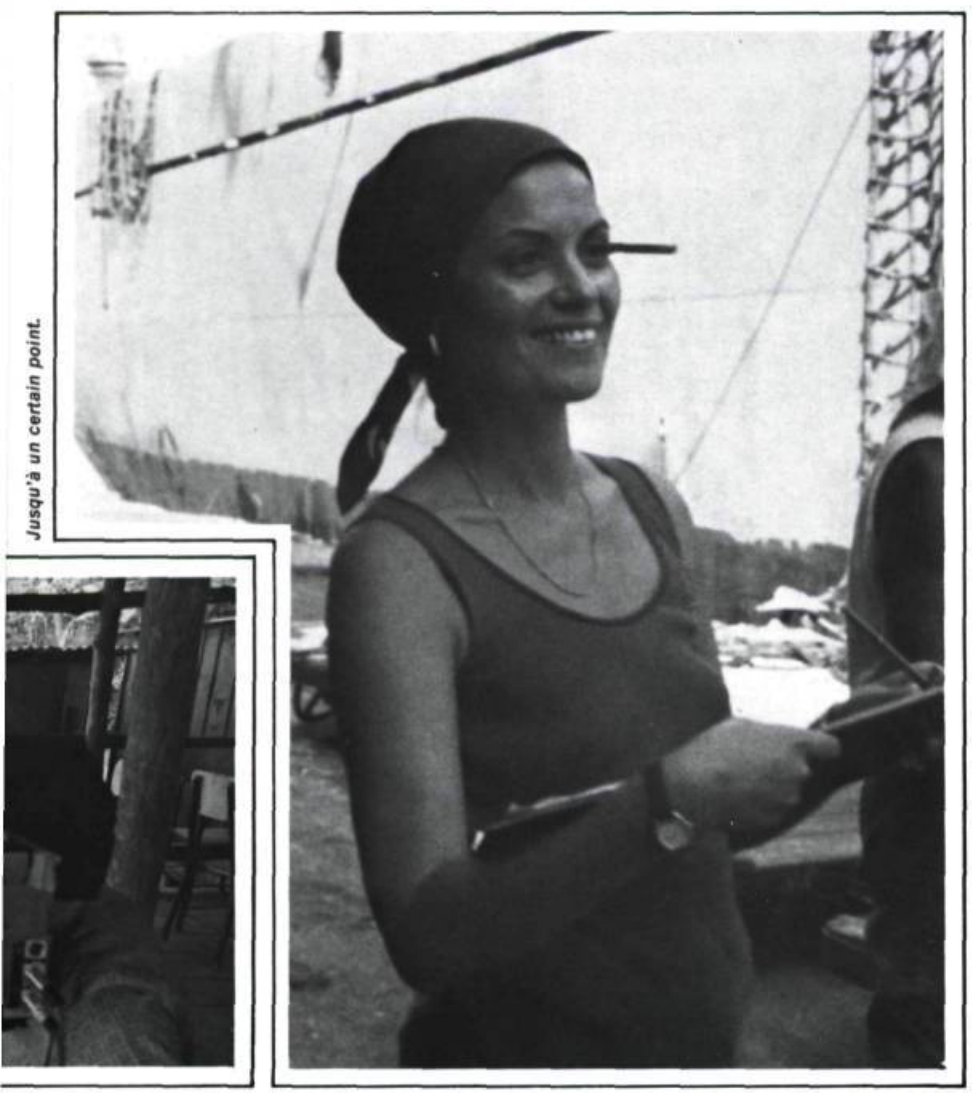
La Guerre sale, de Daniel Lacourse et Yvan Patry

s'exercent en Amérique du Sud et plus précisément au Guatémala. L'occupation pacifique d'une usine d'embouteillage par ses quelques 500 ouvriers, en mars 1984, nous est présentée de façon directe et sans aucun parti pris. L'auteur laisse au spectateur le choix de tirer ses propres conclusions.

Café, de German Gutiérrez (Québec). Première séquence: quelque part dans un restaurant à Montréal, gros plans sur des tasses remplies de café frais et chaud. Pour la plupart d'entre nous, le café représente notre réveil matinal, celui qui nous donne la force et l'énergie de pouvoir faire face à la rude journée qui nous attend. À travers l'histoire de Tiberio et de Marlène, ce film nous transporte de Colombie au Canada, en passant par New York, lieux où nous rencontrons tour à tour les cueilleurs et ceux qui participent au processus de production et de commercialisation du produit. Les jours sont longs pour les travailleurs des plantations de café au Guatémala. Pour un salaire de 8 cents la livre, les Québécois paient environ 6 $. Nous sortons de la projection scandalisés.

LES LONGS MÉTRAGES

Jusqu'à un certain point *(Hasta cierto punto),* de Thomas Gutiérrez Aléa (Cuba). L'auteur de ***Mémoires du sous-développment*** (1968) et de ***La Dernière Cène*** (1977) conserve la cadence du pas sans vraiment avancer. Tout d'abord au niveau technique, la copie présentée était de piètre qualité, tant dans la bande-son que dans l'image, faiblement éclairée. Au niveau de la thématique, Aléa s'attaque à un problème qui peut, de nos jours, nous sembler rétrograde: le «machisme». Oscar, écrivain et scénariste, prépare le sujet d'un film consacré aux survivances du «machisme» depuis la victoire de la révolution castriste. Il se rend dans un port de La Havane où cette caractéristique est assez ressentie. Mais bientôt, cette quête-reportage se transforme en une aventure sentimentale entre Oscar et une belle ouvrière libérée. Et c'est là que se voilent les véritables intentions du cinéaste. Si cette amusante comédie se laisse voir, nous quittons néanmoins la salle sans n'avoir rien appris que nous ne sachions déjà.



Jusqu'à un certain point.

Alsino et le Condor *(Alsino y el Condor),* de Miguel Littin (Nicaragua/Cuba/Costa-Rica/Mexique). Le réalisateur de ***Chili, Terre promise*** (1973) signe ici une œuvre dualiste: Alsino, c'est l'innocence, la jeunesse, la paix; le Condor, au contraire, c'est la turbulence, l'antagonisme, le combat. Dans un esprit qui essaie d'éviter toute approche manichéenne, Littin fait alterner tour à tour le bien et le mal, le pur et le corrompu. Cependant, si l'on compare ce film à ses œuvres précédentes (et en particulier ***Viva el Presidente*** *(Le Recours de la méthode,* 1978), il y a un décalage dans la forme filmique, car ici chaque camp est traité à part. Le monde fantastique d'Alsino n'est confronté à celui des combattants qu'à la toute fin du film, ce qui, d'une certaine façon, nuit aux vrais propos et concepts du cinéaste.

Mémoires de Prison *(Memorias do Carcere),* de Nelson Pereira dos Santos (Brésil). En adaptant les mémoires autobiographiques de l'écrivain Graciliano Ramos, Nelson Pereira dos Santos nous conduit dans un univers carcéral, ici pris comme métaphore de la société brésilienne. En effet, derrière ces cachots, nous retrouvons les couches de ce macrocosme de l'Amérique latine: les prisonniers politiques et ceux de droit commun (voleurs, délinquants, homosexuels). Carlos Vereza incarne l'écrivain Ramos avec une certaine retenue. Découpé en trois parties, ce film nous transporte dans les méandres de la conscience d'un peuple qui cherche la route de la liberté. Une œuvre capitale dans la filmographie des cinémas de l'Amérique latine.

Le temps ne nous a pas permis de voir ***La Guerre sale,*** de Daniel Lacourse et Yvan Patry (Québec), ainsi que ***Les Murs de Santiago,*** de Carmen Camillo, Pierre Devert et Fabienne Servan-Schreiber (France).